

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 28 novembre 1777

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 28 novembre 1777, 1777-11-28

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/730>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe dois à Votre Majesté de nouveaux remerciements...

RésuméJustification relative à la publication de lettres écrites par Fréd. II. : a donné des copies des deux l. de condoléances de Fréd. II. Un journal en a publié des extraits, sans sa participation, mais avec applaudissement général. Aucune l. de Fréd. II ne court dans Paris en ms., mais il a paru de prétendues lettres de Fréd. II auxquelles D'Al. a donné un démenti public.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire77.49

Identifiant895

NumPappasInexistant

Présentation

Sous-titreInexistant

Date1777-11-28

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné
Publication de la lettrePreuss XXV, n° 194, p. 93-95
Lieu d'expéditionParis
DestinataireFrédéric II
Lieu de destinationPotsdam
Contexte géographiquePotsdam

Information générales

LangueFrançais
Sourceimpr., « Paris »
Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné
Auteur(s) de l'analyseNon renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Breva, XXV, 194, pp. 93-95
28 novembre 1777 D'Alembert à Frédéric II

1647a
Inv. 895

AVEC D'ALEMBERT.

93

~~meurs, qui a beaucoup de connaissances, comme son ouvrage le prouve, que V. M. aimerait, si je ne me trompe, qui aurait pour elle la plus tendre vénération et le plus entier dévouement, qui, par l'agrément et l'aménité de sa conversation, pourrait lui être de quelque ressource dans ses moments de relâche. Si V. M. consentait à se l'attacher, et qu'elle voulût me dire à quelles conditions, je ne doute point qu'il me les acceptât, pourvu que ces conditions, comme je n'en doute pas, fussent telles, qu'il pût espérer un sort heureux pour le reste de ses jours. M. de Voltaire doit se joindre à moi pour faire à V. M. la même demande, et nous attendons sa réponse. Je suis avec le plus tendre et le plus respectueux dévouement, etc.~~

194. DU MÊME.

Sire,

Paris, 28 novembre 1777.

Je dois à Votre Majesté de nouveauax remerciements des ordres qu'elle veut bien donner pour me procurer la réponse aux demandes que j'ai pris la liberté de lui faire.

Mais, Sire, un plus pressant intérêt m'occupe en ce moment, et ne me permet pas de différer la réponse à l'affligeante lettre que je viens de recevoir de V. M.

Elle se plaint qu'on a imprimé quelques-unes des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, et que d'autres courrent manuscrites à Paris.

Voici mon apologie et l'exacte vérité des faits.

Dans la douleur que m'inspirait la perte que je fis l'année dernière, j'ouvrirai mon cœur à V. M., dont les hontes me sont si connues. Elle eut la honté de me répondre par deux lettres si pleines de raison, de sensibilité, de sagesse, que je crus soulager ma douleur en faisant part de ces lettres à mes amis. Cette lecture profitait en eux, je n'exagère point. Sire, la plus tendre vénération

pour V. M., et quelques-uns en furent touchés jusqu'aux larmes. Ils m'en demanderent des copies, bien sûrs de produire dans tous ceux qui les liraient les mêmes sentiments dont ils étaient pénétrés eux-mêmes. Je leur refusai ces copies, et je donnai seulement à deux ou trois d'entre eux un extrait de ce qu'il y avait dans ces lettres de plus intéressant, de plus moral, de plus sensible, de plus propre enfin à faire chérir et respecter l'auteur de ces lettres.

Ces extraits ont été imprimés dans un journal sans ma participation; et à vous dire le vrai, Sire, je n'ai pu m'en repentir, par l'effet général qu'ils ont produit sur tous ceux qui les ont lus. Si je suis coupable, c'est d'avoir donné à V. M., s'il est possible, un plus grand nombre d'admirateurs; et je ne puis croire qu'une telle faute me rende criminel à ses yeux. L'intention doit au moins faire excuser l'action.

Quant à toutes les autres lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, je puis l'assurer que je n'en ai donné de copies à quiconque ce soit au monde, ni en entier, ni par extrait; que je ne les ai même lues qu'à un très-petit nombre de sages, à qui tout ce qui vient de V. M. est cher et précieux. Je n'ai point osé dire qu'il en courre à Paris des copies manuscrites, et, s'il en courrait, j'ose assurer, Sire, que ce seraient des copies factices et supposées.

Ce n'est pas la première fois qu'on a imprimé de prétendues lettres que V. M. m'avait, dit-on, adressées. J'ai donné deux ou trois fois un démenti public à ces faussaires, et à la fin je m'en suis lassé, en priant ceux qui les liraient à l'avenir de les regarder comme des imposteurs.

Il se peut qu'on ait fait courir dans le public quelques phrases tronquées et infidèles de ces lettres; c'est ce que j'ignore. Mais V. M. peut se rappeler que, à l'occasion de quelques phrases qu'on fit courir ainsi il y a quelques années, elle soupçonna qu'elles étaient répandues par ceux qui de Berlin à Paris ouvrent, comme l'on sait, toutes les lettres aux postes. Elle me fit l'honneur de me le mander, et si le fait dont elle se plaint est vrai, il se pourrait qu'il eût la même cause.

Soyez donc persuadé, Sire, que s'il a couru, par ma faute ou

par mon zèle, quelques extraits des lettres de V. M., ce ne sont que des extraits qui ne peuvent blesser personne, et dont l'effet unique a été de faire chérir et respecter V. M. par ceux qui ne connaissaient en elle que le roi, et qui ne connaissaient pas l'homme et le sage.

Platon n'avait garde de publier les lettres du tyran Demys; elles ne ressemblaient pas à celles du philosophe Frédéric. Aristote nous a transmis une lettre de Philippe, père d'Alexandre; et cette lettre honore plus la mémoire de Philippe que toutes ses victoires sur les Athéniens.*

Telle est, Sire, je vous le répète, l'exacte et pure vérité. Puisse-t-elle convaincre et toucher V. M., et me rendre ses bonnes, que je ne mérite pas d'avoir perdues! Dans la triste situation où je suis, dans la douleur des pertes que j'ai faites, et qui n'est point affaiblie, il ne me manquerait plus que ce malheur, de n'aurais pas, Sire, le courage d'y survivre, et vous n'aurez pas celui d'aggraver si profondément mes maux.

Je suis avec la plus grande désolation, et la vénération la plus tendre, etc.

195. A D'ALEMBERT.

Le 20 décembre 1777.

Je me contente d'accuser la réception de votre lettre, et comme ~~à~~ mienne pourrait courir dans tout Paris, je me borne à vous répondre, au sujet du sieur Delisle dont vous me parlez, qu'il y a point de place ici qui puisse lui convenir; et je crois que le meilleur parti qui lui reste à prendre est d'aller en Hollande, où ~~et~~ metier de follandais nourrit bien des gens de son espèce ~~sur ce, etc.~~

* Il existe des doutes sur l'authenticité de cette lettre, par laquelle Philippe honore Aristote la naissance d'Alexandre. Elle se trouve dans les *Notes d'Aulus Gelle*, liv. IX, chap. 3.